ASSOCIATION

POUR

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

DES JEUNES FILLES

(SALLE GERSON, PRÈS LA SORBONNE).

Ouverture des Cours le 16 novembre 1876.

DISCOURS DE M. EGGER, PRÉSIDENT.

MESDAMES,

On m'a raconté (je suis trop jeune, ou plutôt je ne suis pas assez vieux pour avoir été témoin de cette scène), on m'a raconté que M. Villemain, au temps de ses plus brillants succès en Sorbonne, un jour, sur la fin de sa leçon, entendit la pluie fouetter les vitres des fenêtres de la salle, se détourna un instant pour constater l'orage, puis s'adressant à ses auditeurs : « Messieurs, leur dit-il, par un pareil temps je ne puis vous renvoyer. Continuons. » Et il continua ainsi pendant une demi-heure avec le bonheur d'esprit et de langage dont le souvenir vit encore dans la mémoire de tous ceux qui l'ont entendu.

Quelque chose de semblable m'arrive aujourd'hui, Mesdames, avec moins de péril pour moi que pour vous. Par une erreur qu'il est inutile de vous expliquer, et dont je n'accuse personne, vous avez été convoquées ici une heure plus tôt que nous ne le voulions. Il faut donc que je vous entretienne un peu plus longuement avant la leçon de M. Gidel. J'ai l'avantage d'avoir pu

Bibliothèque Maison de l'Orient
153223

me préparer à ce surcroît de devoir ; mais cela ne m'ôte pas tout scrupule sur ce que je pourrai faire pour mériter de votre part un surcroît de bienveillante attention.

Mesdames, durant ma longue pratique de l'enseignement, j'ai remarqué souvent que ce qui éloigne les femmes d'un certain ordre d'études sérieuses, c'est la peur de paraître pédantes, et de manquer ainsi aux convenances de leur sexe. Ce mot de *pédant* et tous les dérivés qui le suivent dans nos dictionnaires, *pédanterie*, *pédantisme*, *pédantesque*, *pédantesquement* et même le verbe *pédanter* forment une famille que redoute votre goût délicat : il semble que vous ayez peur de vous commettre en si mauvaise compagnie. Cette observation m'a suggéré le sujet de l'entretien d'aujourd'hui, qui devra, si je ne me trompe, vous encourager soit à poursuivre, soit à entreprendre avec une juste confiance les études diverses où notre Association vous convie.

Je voudrais, en effet, vous montrer ce que c'est que le pédantisme, d'où il vient, comment le vrai savoir peut s'en défendre et tenir son rang dans la meilleure société.

Le mot *pédant* n'est pas très-ancien dans notre langue ; il y est venu d'Italie, au commencement du seizième siècle, et pendant quelque temps on a dit un *pedante*, comme nous disons, à la façon italienne, un *dilettante*. On ne sait pas au juste d'où les Italiens avaient tiré ce nom. Ce qui est certain, c'est qu'il a désigné d'abord le maître d'école, le régent de collége, qui avaient souvent leur rôle sur les tréteaux de la comédie populaire. Puis l'acception s'en est étendue aux ridicules du savoir orgueilleux. Pourquoi essayerions-nous de le nier? notre métier de professeur nous expose tous plus ou moins à la pédanterie. Sans cesse placés, surtout dans les classes, devant une jeunesse que nous avons précisément à guérir de l'ignorance, nous sommes enclins à grossir un peu notre personnage et à nous glorifier des avantages souvent médiocres que nous avons sur nos écoliers par l'instruction et l'expérience. La chose est si naturelle, que chez les anciens déjà le titre d'homme d'école (*scholasticus*) était, de bonne heure, devenu synonyme de pédant. Les Romains ont emprunté le mot aux Grecs, et nous voyons au temps d'Auguste un honnête rhéteur qui ne cherchait pas d'autres succès que ceux de la déclamation scolaire, appelé « un pédant de bonne foi » (*scholasticus bona fide*). Dès l'antiquité aussi, le pédantisme,

né dans les écoles, en était sorti et avait fait bien vite son chemin dans le monde. J'en trouve un témoignage assez piquant, et que sa nouveauté seule suffirait à vous recommander, dans les pages d'un écrit philosophique qu'on a pu déchiffrer sur un rouleau arraché aux cendres d'Herculanum ; ce sont les débris d'un livre *Sur les Vertus et les Vices,* où l'auteur avait procédé en peintre de portraits, comme le célèbre Théophraste, qui est devenu le modèle de notre Labruyère. Le chapitre qui nous en reste traitait des variétés de l'orgueil, et, après avoir parlé de l'arrogance, Philodème (c'est le nom de ce moraliste) continuait à peu près en ces termes :

« . . . . . Pire encore est le *pédant* (mot à mot : le savant universel), qui s'est persuadé qu'il sait toute chose, soit pour l'avoir apprise des plus habiles, soit pour l'avoir seulement vu faire, soit pour y avoir pensé lui-même. C'est plus que cet Hippias d'Elée, qui, chez Platon, se vante d'avoir fait de ses mains tous les vêtements qu'il porte ; il dira encore qu'il s'est construit une maison ou un navire sans architecte, qu'il a rédigé pour lui-même des actes où il faut l'habileté d'un légiste, qu'il soigne non-seulement sa propre santé, mais celle de ses esclaves, et qu'il met la main aux choses qui exigent le plus de pratique pour bien réussir, comme planter des arbres et charger un vaisseau, et, dût-il échouer en tout, il ne perdra rien de sa folle confiance. Il est même capable de s'attribuer toutes les sciences et, perdant le sens, d'appeler ignorants les gens qui se moquent de lui, et de dire qu'il ne va pas se mettre en tutelle sous des maîtres d'école. »

Ce portrait, qui par miracle nous vient de si loin, n'est pas un chef-d'œuvre ; au moins laisse-t-il voir une variété du pédantisme qui n'est plus celle de l'École. L'homme qui sait beaucoup et qui s'est rendu habile en mainte chose pour son bien-être et pour le service des autres, n'est pas en lui-même ridicule ; mais prétendre à tous ces talents et s'en vanter sans les avoir, c'est là le travers que persifle justement notre philosophe. Or, remarquez bien l'exemple qu'il nous en donne : c'est un de ces sophistes contemporains de Socrate, un de ceux dont Socrate excellait à démasquer l'hypocrisie et la vaine science. Voilà que nous reculons de cinq siècles dans l'histoire du pédantisme.

Pour revenir à celui du seizième siècle, si j'en cherche le por-

trait chez Montaigne, qui l'a dépeint et analysé avec une admirable verve ; chez Régnier, qui l'a décrit au vif dans une de ses plus mordantes pages, je vois que le trait dominant de son caractère est le respect superstitieux des vieux auteurs, la manie de les citer à tout propos ; et cela même tient aux mœurs du temps. L'étude passionnée des Grecs et des Latins, au siècle de la Renaissance, avait produit toute une famille d'érudits et de compilateurs, souvent fort dénués d'esprit personnel et qui croyaient y suppléer par la mémoire ; singulières gens, disait spirituellement une princesse dont Montaigne nous rapporte le propos, qui ont logé dans leur tête tant de cervelles étrangères, que leur propre cervelle y est presque étouffée ; et Montaigne ne tarit pas en vives épigrammes contre cette « suffisance livresque », contre cette érudition indigeste, dont l'intelligence se charge et se gonfle sans se nourrir.

Le dix-septième siècle se dégagea bien lentement d'un si vain fardeau de science, soit au barreau, soit au Parlement, soit dans l'éloquence de la chaire. Le travers dont Montaigne et Régnier s'étaient si bien moqués, Boileau le retrouve parmi les lettrés de son temps, et, en quelques vers qui sont de sa meilleure manière, voyez comme il en burine le portrait :

> Un pédant, enivré de sa vaine science,
> Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
> Et qui de mille auteurs retenus mot pour mot,
> Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,
> Croit qu'un livre fait tout, et que, sans Aristote,
> La raison ne voit goutte et le bon sens radote.

Si la nerveuse précision de Boileau avait besoin de commentaire, on n'aurait qu'à rapprocher de ces vers à l'abbé Le Vayer une page où Labruyère n'a guère fait que rajeunir la prose de Montaigne sur le même sujet : « Il y a des esprits inférieurs et subalternes qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre ou le magasin de toutes les productions des autres génies. Ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs ; ils ne pensent point, ils disent ce que les autres ont pensé, » et le reste, que tout le monde a lu dans le premier chapitre des *Caractères*.

Molière aussi a sa part dans la guerre contre le charlatanisme de l'érudition et du faux esprit. Vous savez comme il les flagelle, tantôt dans certain cénacle de la philosophie, où régnait encore le sec formalisme de la scholastique ; tantôt à l'école de méde-

cine, où Aristote et Galien tenaient en échec la physique et l'anatomie mieux éclairées des modernes ; enfin, dans les salons, où les Trissotins et les Vadius avaient encore des admirateurs et même des admiratrices. Déjà pourtant une réaction assez vive s'était prononcée contre l'autorité des anciens maîtres. On n'osait plus, comme autrefois, charger un sermon ou un plaidoyer de citations grecques et latines empruntées aux écrivains profanes. Depuis un demi-siècle, l'Académie avait vu naître et se développer dans son sein une controverse sur le mérite des auteurs anciens et des modernes, où la passion des deux partis s'était animée jusqu'à une puérile injustice. Le plus célèbre adversaire des anciens, Charles Perrault, reprochait à leurs partisans une superstition qui les rendait insensibles aux beautés de l'éloquence et de la poésie modernes, et aveugles devant l'évidence de vérités inconnues aux anciens. Mais son ardeur l'entraînait lui-même en un autre genre de pédantisme, que Boileau lui reproche finement dans ses *Réflexions critiques*, distinguant fort bien deux manières d'être pédant : l'une, par trop de respect pour l'antiquité ; l'autre, par ignorance et par dédain. Ce dernier tort était, hélas! celui de Perrault, qui, ne sachant pas la langue d'Homère et de Pindare, se faisait contre eux la partie belle, en les traduisant de travers pour se moquer ensuite de leur œuvre ainsi défigurée. C'était aussi un peu le cas de M. de La Motte, qui croyait améliorer l'*Iliade* en la réduisant de vingt-quatre chants à douze dans sa prétendue traduction. Mais comme nous avons bien dans cette controverse un exemple des incurables faiblesses de l'esprit humain ! Au milieu de ces querelles, le pédantisme reparaît tour à tour dans le camp de Boileau et dans celui de Perrault et de La Motte. Les femmes même ont peine à s'en défendre. Perrault avait dit dans son *Apologie des femmes* (réponse anticipée à la cruelle satire de Boileau),

> .... que la civilité
> Chez les femmes naquit avec l'honnêteté.

Des deux vertus, la savante M^me^ Dacier avait assurément la seconde ; mais l'autre lui manquait, qui en eût été l'ornement, et cela fut surtout sensible dans sa lourde réplique aux élégants paradoxes de La Motte contre les anciens ; si bien qu'on a dit, à propos de ce fameux débat, que La Motte y avait pris, par sa

courtoisie, le rôle d'une femme, et Mme Dacier celui d'un homme, par sa rudesse.

Le nom de Mme Dacier appelle celui de Bélise et de Philaminte chez Molière, deux pauvres cervelles, affolées par la vanité du savoir jusqu'à oublier les plus simples soins du ménage, tyrannisant leur servante avec les armes de Vaugelas et s'attirant les justes colères du bonhomme Chrysale. Mais, à côté de ces sottes bourgeoises, Molière n'a pas oublié leurs sœurs en pédanterie, les « précieuses ridicules ». Celles-là ont une bien haute origine : c'est à l'hôtel de Rambouillet que naquit et se développa ce goût d'une élégance raffinée dans les manières et dans le langage, qui devait peu à peu infecter la petite bourgeoisie. Prendre pour nommer chaque chose d'autres mots que le mot simple et vulgaire, courir après les subtiles périphrases, raffiner sur les sentiments comme sur le style, c'était encore une forme de ce pédantisme, véritable Protée qu'on retrouve dans tous les temps et à tous les degrés de la société ; on dirait comme l'inévitable corruption de la haute culture des esprits.

Un siècle après Molière, Saint-Lambert écrit : « Les gens de lettres ne sont plus pédants. » Ce qui rappelle le gracieux compliment de Voltaire à l'Université dans son *Temple du Goût :*

> Non loin de là, Rollin dictait
> Quelques leçons à la jeunesse,
> Et, quoiqu'en robe, on l'écoutait.

Saint-Lambert ajoute : « Mais il y a beaucoup de pédants chez les gens du monde. » Que voulait dire l'aimable poëte des *Saisons?* Si je le comprends bien, d'une part il reconnaissait chez les savants certains progrès des bonnes manières, et, de l'autre, il voyait autour de lui se montrer ce que, quelques années plus tard, Mme de Staël appelait chez nos Français *le pédantisme de la légèreté.* Connaissant également bien la France et l'Allemagne, cette éminente femme appréciait ce qu'il y a de sérieux dans la science allemande ; elle savait ce que longtemps, en France, la belle société a oublié, que l'antiquité, pour être bien comprise, exige la connaissance des langues anciennes. Elle avait vu de près, elle avait pu apprécier, dans les universités allemandes et dans le salon des princes, ce personnage qu'on appelle un *philologue*, et dont le nom ne s'accrédite chez nous qu'avec peine. A ce propos, Mesdames, permettez-moi un souvenir personnel.

Il y a quelques années, j'avais offert à une dame d'un esprit aimable et très-orné certain Mémoire de ma façon sur les origines de la poésie pastorale, et je l'avais signé de ces mots : « Hommage d'un philologue. » Quelques jours après, me remerciant avec des paroles obligeantes de la lecture qu'elle avait faite de mon petit Mémoire, elle ajoutait : « Mais, Monsieur, qu'est-ce donc, je vous prie, qu'un philologue? » Il me fallut le lui expliquer. Nous sommes en effet trop peu habitués à cette alliance du goût littéraire avec la science des langues anciennes. Il nous reste un fond de défiance envers les latinistes et les hellénistes de métier, toujours un peu suspects du pédantisme d'autrefois. Les esprits studieux se distinguent volontiers chez nous en deux classes : ceux qui ont ou croient avoir les fines qualités de la critique littéraire, et ceux à qui l'opinion ne reconnaît guère que l'obscur mérite de l'érudition. L'Académie savante fondée par Colbert en 1663, et qui a gardé son titre d'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a pourtant contribué à faire connaître et apprécier dans le monde une façon de savoir discrète et modeste, non moins éloignée du faste de l'érudition que de la fausse élégance. A parcourir les premiers volumes de ses Mémoires on se croirait parfois dans quelque salon du meilleur monde, où la maîtresse de la maison posait aux doctes académiciens, ses amis, les questions d'histoire ou de littérature ancienne qu'ils devaient traiter en quelques pages, avec savoir sans doute, mais avec sobriété et bon goût. Par exemple, j'entends d'ici une grande dame demandant à l'un d'eux d'où vient l'usage de dire : « *Dieu vous bénisse*! » aux gens qui éternuent, ou bien : « *Pourquoi les cygnes qui chantaient autrefois si bien chantent aujourd'hui si mal?* » Et l'académicien répondait par un court et agréable Mémoire. Ces aimables esprits formaient comme une société moyenne entre le beau monde et la science austère des Bénédictins. Ne laissons pas perdre la tradition de cette heureuse alliance, ne demandons même pas trop à la science qu'elle se fasse petite pour s'accommoder à une futile curiosité ; avec son caractère sérieux, laissons-lui toute sa dignité, et, dans ces limites, l'érudition saura n'être ni fière ni embarrassée de son rôle devant le monde.

Au fond, comme l'a dit sagement un philosophe de Port-Royal, « le pédantisme n'est pas un vice de profession, c'est un vice d'esprit. » Grands et petits, ignorants et savants, nous en sommes

tous capables, si nous n'y prenons garde. En voici un dernier exemple. Dans un port de la Manche où je passais mes vacances, la femme d'un brave marin, devenue veuve avec de nombreux enfants, comme cela, hélas ! arrive souvent chez ces laborieuses familles, voulant assurer un état lucratif à l'aîné de ses fils, l'avait placé en apprentissage chez un maître calfat. Vous savez à quoi s'occupent les calfats : à boucher avec de l'étoupe et du goudron les fentes qui restent dans la charpente d'un navire après le travail du charpentier. Au bout de quelques semaines, la pauvre veuve s'en va demander des nouvelles du travail de son fils au maître calfat. « Ma bonne dame, lui dit notre homme, cela ne va pas. Votre garçon n'a pas de talent pour notre métier. Vous en ferez un menuisier peut-être, peut-être un horloger ; mais, pour un calfat, n'y pensez pas ; j'en désespère. » Entre ce naïf pédantisme et celui des savants en *us* il y a bien des degrés, bien des variétés que je renonce à énumérer plus longuement devant vous ; car je tomberais à mon tour dans le travers dont je veux vous défendre. J'en ai dit assez pour vous convaincre que vous pouvez beaucoup espérer et ne rien craindre des enseignements divers que vous venez chercher ici : vous n'avez, pour cela, qu'à les recevoir, à en user avec le bon sens et la délicate mesure dont votre sexe a l'heureux privilége. Ne craignez pas de trop savoir, mais seulement de mal savoir : c'est le conseil que je vous adresse en terminant ; il est, Mesdames, croyez-le bien, d'un ami qui songe aux devoirs et aux intérêts les plus élevés de votre vie. Il n'est rien qui trempe mieux les cœurs, qui forme mieux les jeunes esprits, que de connaître largement le monde et l'humanité ; il n'est rien qui les conduise plus naturellement à la notion des choses divines. Toutes ces études, par leur ensemble même et par leur variété, n'exciteront pas dans vos âmes un vain orgueil. Devant les immenses tableaux de l'histoire, devant les innombrables chefs-d'œuvre de l'art, devant les merveilles de l'univers et la simplicité de ses lois, le sentiment que l'on éprouve est plutôt celui d'une religieuse modestie.

Paris. Imprimerie de Jules Delalain et fils, rue de la Sorbonne, 1.